

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 6 (1912-1913)  
**Heft:** 16

**Artikel:** La musique française à Berlin [suite et fin]  
**Autor:** Chesaux, René  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1068606>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

**SOMMAIRE :** *La musique française à Berlin* (suite et fin), RENÉ CHESAUX. — « *Parsifal* » à Zurich. — La XIII<sup>e</sup> Fête de l'A. M. S. (Programme des concerts). — La Musique à l'Etranger : *Allemagne*, MARCEL MONTANDON. — La Musique en Suisse : *Genève*, EDMOND MONOD, L. I. — Echos et Nouvelles. — Calendrier musical.

**ILLUSTRATION :** CAMILLE SAINT-SAËNS, à l'occasion des « Fêtes musicales » que Vevey donnera en son honneur les 18, 19, 20 et 21 mai 1913.

## La Musique française à Berlin

(Suite et fin)

Cependant, le principal intérêt de ces auditions berlinoises ne devait point aller aux œuvres de Saint-Saëns. Il s'agissait, avant tout, de faire connaître la jeune école. Comme il fallait s'y attendre, ce sont les œuvres les plus hardies, — presque toujours par cela même les plus intéressantes, — qui ont rencontré le moins de succès. De Debussy on a applaudi le quatuor à cordes, aux sonorités si neuves et si heureuses, probablement parce qu'on le connaissait déjà. Plusieurs de ses mélodies (*Mandoline* surtout) ont été chaleureusement accueillies. Mais on est demeuré sceptique devant ses *Reflets dans l'eau*. C'était pourtant Ricardo Vinès qui les jouait. Sous les mêmes doigts prestigieux, une complainte de Déodat de Séverac (*Les Muletiers devant le Christ de Livia*) a suscité quelque intérêt, tandis que l'*Alborada del gracioso*, de Ravel, d'une fantaisie si déroutante, demeurait pour la majorité des auditeurs, une énigme drôlatique.

La musique de Gabriel Fauré possède un charme indéniable. On en a souvent vanté la sensualité raffinée et délicate. Elle a de meilleurs titres à notre estime. La force intérieure, la grandeur lui manquent ; mais elle est souriante, fraîche, doucement émue et fuit d'instinct les sentiers battus (certaines recherches harmoniques paraissent toutefois, chez Fauré, être une concession volontaire au goût moderne, plutôt

qu'une nécessité de sa nature d'artiste). C'est une musique qui s'assimile sans effort, même à une première audition ; elle n'a point déplu au public berlinois.

Pour Vincent d'Indy, dont l'œuvre est d'essence bien supérieure, je soupçonne qu'il en a été tout autrement. Ce ne sont pas les applaudissements qui témoignent le mieux des sentiments de l'auditoire. Souvent ils résonnent à faux. C'est par un fluide subtil et capricieux que s'établissent les courants de sympathie ; quand il manque, rien ne saurait le remplacer. Vincent d'Indy est par excellence le musicien français que ses qualités mêmes rendent inaccessible à des esprits germaniques. Son idéal n'a rien de commun avec les aspirations confuses et éperdues des musiciens allemands. Il a parfaitement conscience de ce qu'il fait et de ce qu'il veut. Il a devant lui une lumière qui ne vacille point et qui l'éclaire sans jamais faiblir : sa pénétrante intelligence. Pour lui, les élans désordonnés du génie ne sont pas encore de l'art ; il faut d'abord les dompter et les asservir aux lois éternelles de la Beauté. Il n'apparait qu'aux âmes incultes et barbares de se livrer sans un combat, et sans une victoire sur soi-même. Les ébauches informes de l'instinct créateur ne suffisent point. A la réalisation de son but, il apporte un sens critique impitoyable, un goût sans défaillances, une rigoureuse probité artistique. Sa pensée revêt malgré lui, de par les qualités de sa race, une forme élégante et précise ; son langage est distingué sans affectation, ses expressions fortes sans trivialité. Il lui répugne d'élever la voix sans motif. Mais on sent qu'il a maîtrisé la violence de ses émotions, qu'il a contraint les débordements de son cœur à ne point se répandre en tous sens et à l'aventure. A lui aussi il faut la clarté lumineuse, — joyau de l'âme française, — la logique et l'harmonie des proportions. Nul plus que lui ne possède la technique de son art et n'en connaît mieux les admirables ressources ; et nul n'en fait un usage plus discret. Son goût réprouve toute exagération ; la plus lyrique de ses œuvres révèle un sens très affiné de la mesure. Comment les Allemands, même les mieux intentionnés, le comprendraient-ils ? Sa distinction est pour eux, nécessairement, de la froideur ; sa sobriété, de la sécheresse. L'élégance, qu'il ne peuvent concevoir comme une qualité innée, leur paraît être une recherche vaine, un subterfuge pour masquer le vide de la pensée. Leurs propres œuvres démontrent éloquemment qu'ils demeurent insensibles à la beauté harmonieuse de proportions. Et bien souvent, ils sont incapables d'apprécier le goût d'autrui parce qu'ils en manquent eux-mêmes. Leurs qualités sont d'un tout autre ordre.

Vincent d'Indy était représenté par deux chefs-d'œuvre : le quatuor avec piano en *la* mineur et la sonate pour piano et violon. Il ne peut être question de mentionner toutes les œuvres entendues. Avouons la déception que nous ont causée une sonate de Pierné pour violon et piano, où manquent le relief de quelques idées saillantes, et où règne une verbosité élégante et vide ; puis deux sonates pour violoncelle, l'une de Léo Sachs, l'autre de Jean Huré, assez ternes toutes deux, et n'orientant guère l'esprit vers des lumières bien nouvelles. Par contre, ce nous fut une heureuse surprise que de constater dans une sonate de Camille Chevillard (également pour violoncelle et piano) une œuvre originale, d'allure franche et sincère, exempte de tout maniérisme et d'une sonorité intéressante. Une autre surprise : le quatuor en *la* (op. 66) de Ch.-M. Widor. Je m'attendais, — par suite de quelle idée préconçue ? — à une œuvre sage, pondérée, d'une écriture irréprochable, quelque composition modèle d'un professeur de conservatoire. Ce fut tout le contraire : une œuvre malhabile, plutôt incohérente, où l'auteur a prodigué nombre d'idées intéressantes sans savoir en tirer parti. On avait l'impression d'entendre l'essai plein de promesses d'un débutant.

Parmi ceux dont on était en droit d'attendre des œuvres de valeur, si non d'une entière maturité de conception, du moins apportant quelque chose de nouveau, il faut citer Roger-Ducasse, dont le quatuor avec piano captive l'attention de ses ingénieuses trouvailles sonores et entraîne par l'allure étourdissante de ses rythmes ; Albert Roussel, auteur d'une belle sonate (piano et violon), fort bien construite, d'un caractère élevé et fier, où l'on retrouve les qualités essentielles de son maître d'Indy ; Florent Schmitt, qui se laisse aller parfois à écrire des œuvres de second ordre, mais se fait apprécier d'autant plus quand il donne toute sa mesure (quintuor avec piano) ; Gabriel Dupont, l'auteur de *La Glu*, nature délicate de poète, qui confie à la musique ses émotions intimes et les impressions vives de sa sensibilité (*Poème en trois parties pour quintuor : Sombre et douloureux, — Clair et calme, — Joyeux et ensoleillé*) ; enfin Guy Ropartz, qu'une admirable sonate pour violoncelle et piano aurait dû révéler du premier coup à ses auditeurs comme une nature d'élite et un talent de premier ordre.

J'ai gardé pour la fin un compositeur dont une mort prématurée a brisé le superbe élan, et qui aurait été certainement un des grands parmi les musiciens français : Ernest Chausson. Les Berlinoises n'ont guère paru le comprendre. Sa musique n'y a rien perdu. Soit dans le *Concert* pour piano, violon et quatuor à cordes, dont la partie lente est

de toute beauté, soit dans le *Quatuor en la* majeur, quelle richesse d'invention, quelle finesse de sensibilité, quelle fougue juvénile ! On devine à travers cette musique une âme très noble, très pure, vibrante de passion, ayant placé très haut son idéal et poursuivant sans détour le chemin qu'elle s'était tracé. On découvre à chaque mesure le musicien, encore inexpérimenté parfois, qui sent une force en lui, qui s'élançait hardiment, témérairement, vers l'inconnu, et dont le génie illumine la route parcourue. Et ces œuvres dans leur imperfection, — elles débordent parfois d'une sève trop abondante qui en entrave l'essor, — on est tenté de les appeler malgré tout des chefs-d'œuvre. On s'obstine à pressentir en elles ce que leur auteur aurait créé plus tard, dans sa pleine maturité, et on se force à les admirer sans réserve. Elles ont peut-être, à Berlin, souffert quelque peu de l'interprétation qui en était donnée. Des musiciens allemands *devaient* forcément jouer cette musique avec leur âme allemande, et par là-même la défigurer. On ne peut leur en faire un reproche.

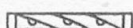
Je n'ai rien dit encore de M. Marix Lœwensohn et de son Association de musique de chambre<sup>1</sup>, qui avaient assumé la difficile tâche de jouer toute cette musique nouvelle, exigeant presque toujours de la part des exécutants un effort considérable. Il convient de les féliciter de leur courageux travail, de leur compréhension intelligente d'œuvres si étrangères à leur tempérament, et des résultats remarquables — étant donné les circonstances — auxquels ils sont arrivés. Les solistes (pianistes ou cantatrices) qui prêtaient leur concours à l'une ou l'autre de ces auditions, n'ont pas en général dépassé une honnête moyenne. Parmi les cantatrices venues de Paris, il en était dont la voix laissait vraiment à désirer ; et chez celles de Berlin, qui ne défiaient pas toujours toute critique, la prononciation des textes français était parfois cruelle. Duparc, tout particulièrement, a été soumis à une rude épreuve. Pour les mélodies insignifiantes de Reynaldo Hahn, c'était moins dommage. Les *Joies et Douleurs* de Coquard, dont il ne faut point s'exagérer l'originalité, étaient chantées par sa propre fille, qui en avait jadis écrit les paroles. Mentionnons encore en passant quelques chansons en style populaire d'Alfred Bruneau, et d'intéressantes mélodies, très modernes, de Kœchlin et Ingelbrecht, qui malgré leurs noms appartiennent bien à l'école française.

---

<sup>1</sup> Quatuor : MM. Louis van Laar, David Hait, G. Kutschka, Marix Lœwensohn. Piano : MM. Léonid Kreutzer et Max Trapp.

En somme, ces concerts n'auront guère soulevé l'enthousiasme des musiciens berlinois ; ils n'auront fait que les détourner pour quelques instants de leurs idoles, sans les convertir le moins du monde au culte des nouveaux dieux, et sans détruire leurs opinions préconçues. On ne peut espérer ainsi triompher de la mentalité d'un peuple. La musique française n'est pas faite pour charmer ou pour émouvoir des âmes germaniques. Peut-être toutefois a-t-elle maintenant quelques contempteurs en moins ; peut-être a-t-elle réussi à éveiller en Allemagne quelque intérêt et à y inspirer un peu de sympathie. Elle le mériterait.

RENÉ CHESAUX.



## « Parsifal » à Zurich

La première représentation de *Parsifal*, précédée de la répétition générale devant un public composé uniquement d'invités, a eu lieu au Théâtre de Zurich à la date prévue, — le dimanche 13 avril 1913. C'est une date désormais historique. D'autant plus que la preuve est faite — chacun s'accorde à le dire — de la possibilité de représenter dignement hors de Bayreuth le grandiose « Bühnenweihfestspiel » réservé jusqu'ici au Théâtre-Wagner.

Zurich — où Richard Wagner a conçu l'une des plus belles scènes de son drame : le « charme du Vendredi-Saint » — se devait à elle-même de fournir cette preuve. Nous devons nous réjouir que, pour l'honneur de la Suisse, elle n'ait pas reculé devant la tâche qui s'offrait à elle, que tout au contraire elle s'y soit appliquée, en y apportant le meilleur de ses ressources artistiques et financières. Tout est là, et nous n'allons pas nous donner le ridicule de « découvrir » *Parsifal*, pour cette seule raison que l'œuvre a été donnée ailleurs que sur la colline de Bayreuth.

Disons seulement que si les artistes engagés — Mme E. Krüger (Kundry), MM. W. Ulmer (*Parsifal*), Bockholt (Amfortas), Janesch (Klingsor), etc. — ne sont pas des « vedettes », ils sont tous très bien stylés. Les chœurs, renforcés par les membres du « Lehrergesangverein » (150 exécutants environ), se sont bien comportés. L'orchestre (80 musiciens) a fait grand honneur à son chef, le vénérable M. Lothar Kempter, et les décors (signés Isler) comme la mise en scène ont produit grand effet.

Et le public, lui aussi, s'est comporté avec tact et dignité. Il convient de l'en féliciter.



La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro (15 mai) :

1. **Une page de R. Wagner**, avec un portrait hors-texte, — pour le centenaire de la naissance du maître.
2. G. H., **La Musique à Morges**, esquisse historique, à l'occasion de la Fête cantonale des Chanteurs vaudois.
3. Les dernières nouvelles au sujet des **Fêtes en l'honneur de Saint-Saëns** (Vevey) et de l'**A. M. S.** (St-Gall), etc., etc.

